

Une habitation de pionnier. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

LE PARC NATIONAL DES ÉTATS-UNIS,

PAR MM. HAYDEN, DOANE ET LONGFORT¹.

1870-1872. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Départ pour l'ascension. — Tableaux de montagnes. — La *Selle*. — Glaciers. — Chute périlleuse de M. Hamp. — Danger couru par M. Stevenson. — La paroi de glace suspendue. — Arrivée sur la cime.

Le 26 juillet, M. Adams, accompagné de M. Curtis, le micrographe de l'expédition, et du guide Shep Medary, fut de retour à notre camp. Notre troupe étant dès lors bien organisée, nous partîmes pour notre ascension au nombre de quatorze, le 28 juillet, à dix heures du matin. Nous nous rendîmes d'abord à l'endroit que nous avons choisi pour y établir un campement provisoire. Nous y dinâmes; après quoi, MM. Adams et Toggart montèrent jusqu'à un plateau, à trois mille pieds au-dessus du camp, d'où ils pouvaient déterminer les directions principales de la meilleure route à suivre pour atteindre la base du Grand-Téton.

Ce pic s'élevait majestueusement au loin, dominant une centaine de faites plus bas; ses parois escarpées étaient tachées çà et là de neige, et sa cime grisâtre était à moitié enveloppée dans des nuages floconneux. Il paraissait vraiment, dans sa fière solitude, le souverain paisible de l'empyrée. Nos deux compagnons purent rentrer avant la nuit au camp, où ils trouvèrent

nos jeunes gens en train de se lancer des boules de neige, amusement assez inattendu dans les derniers jours de juillet.

Le lendemain, à trois heures et demie du matin, le thermomètre marquait onze degrés au-dessus de zéro; nous étions tous debout. Après avoir partagé un solide déjeuner, nous partîmes, munis chacun d'un bâton ferré et d'un sandwich au lard pour le repas de midi, et fermement résolus à atteindre dans la journée la cime suprême du plus élevé des Tétos.

Pendant les deux premiers milles, nous montâmes tout droit par la gorge en franchissant d'innombrables amas d'arbres morts gisant à terre. Puis nous gravîmes des pentes escarpées en nous accrochant à des angles de rochers surplombant. Au sommet, nos anéroïdes nous indiquaient comme hauteur neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Aussi loin que l'œil pouvait atteindre vers le nord, les pics s'élevaient au-dessus des pics, les chaînes s'étendaient derrière les chaînes, panorama infini qui, sous les rayons étincelants d'un éclatant soleil, semblait tout entier en cristal. Plus près de nous, le regard errait sur d'immenses champs

1. Suite et fin. — Voy. p. 289, 305 et 321.

de neige, des gouffres rocheux, des forêts de pins éparses et des cascades sans nombre.

Le sol du champ de neige que nous devions ensuite traverser était inégal et onduleux. Il offrait l'apparence d'un océan qui serait saisi par la gelée au moment où la tempête est dans toute sa fureur.

Après une marche pénible, pendant laquelle nos bâtons ferrés nous rendirent les plus grands services, nous atteignîmes une seconde échine du plateau. De ce point, la vue était de toute magnificence, mais presque décourageante, tant elle révélait d'obstacles croissants. En face de nous, s'étendait, sur une longueur de cinq milles au moins, une vaste surface de neige, formant un escarpement en travers duquel, sur la ligne même que nous devions suivre, se dressait encore un soulèvement de roches entassées. A notre droite, à mille pieds au-dessous de nous, nous apercevions les eaux bleues du lac Cowan.

Pour abrégé, plusieurs de nos compagnons rampèrent autour des flancs de la gorge, aimant mieux franchir la crête neigeuse à notre gauche que descendre les parois glissantes de la hauteur sur laquelle nous étions. Au moment où ils passaient sur des rebords rocheux en surplomb, quelques fragments se détachèrent et roulèrent, au grand péril de ceux qui se trouvaient au-dessous. M. Beckler, par un saut rapide, évita d'être écrasé par un gros rocher qui arriva sur lui comme une avalanche. En sautant il tomba, et alla rouler et se blesser sur un roc en saillie.

Les autres descendirent par le bas sans encombre, et rencontrèrent même moins de difficultés que sur les flancs. La neige avait au moins deux cent cinquante pieds d'épaisseur, et elle paraissait aussi solide que le granit qu'elle recouvrait. Après avoir marché plus d'un mille sur sa surface vitreuse, nous fîmes une longue descente et passâmes un lac d'environ six cents yards de long sur deux cents de large, recouvert d'une couche de glace de douze à quinze pieds d'épaisseur.

Au-dessous du lac, nous remontâmes le dernier rempart rocheux, plus escarpé que les autres, pour jeter un suprême coup d'œil sur le lugubre paysage.

Nous pouvions nous croire au sein d'une région polaire. Tout, autour de nous, était neige, roche et glace. En avant, en arrière, tout était également désert, nu et inhospitalier.

Encouragés par la pensée que nous étions sur la dernière des grandes enceintes de neige dont sont entourés les pieds des cimes, nous poussâmes en avant, marchant vers la base de l'immense vallonnement qui les séparait. A ce point, plusieurs de nos compagnons, exténués de fatigue et désespérant d'atteindre le faite suprême qui s'élevait encore dédaigneusement à cinq mille pieds au-dessus d'eux, renoncèrent à tout nouvel effort. Notre bon chirurgien, le docteur Reagles, nous accompagnait avec sa trousse et une provision de bandages en cas d'accident.

Nous ne perdîmes pas de temps à calculer, parmi les nombreux ravins formés par l'érosion des rochers

friables entre les pentes de granit, quel serait celui qu'on pourrait le mieux franchir jusqu'au sommet sans rencontrer d'obstacles sur la route. Quelques-uns de nos compagnons, par suite d'un choix malheureux, furent absolument contraints de revenir sur leurs pas, ayant rencontré au milieu de leur chemin une muraille toute droite. Cinq seulement d'entre nous, ayant franchi une pente de neige large de mille pieds au moins, atteignirent la dépression placée à droite du Grand Téton, et que nous avions appelée la *Selle*. Cette ascension n'offrait de difficultés que pour ceux qui avaient choisi le mauvais passage. Nous fîmes notre repas sur la *Selle*, que nous atteignîmes à environ neuf heures; nous restâmes là un quart d'heure, à l'ombre du Grand Téton. Quand nous levions les yeux vers ses flancs escarpés, il semblait qu'il nous défiât de tenter son ascension.

De la *Selle* à la cime du Grand Téton, le flanc de la montagne formait un angle de soixante degrés, interrompu par des cavités et des précipices innombrables. Notre chef, le capitaine Stevenson, était en avant, et, quand j'atteignis la *Selle* avec MM. Hamp et Spencer, il était hors de vue, perdu dans les anfractuosités. Comme nous trouvions des traces de ses pas, nous n'étions pas inquiets. Bientôt il nous fallut, pour monter, nous accrocher aux parties saillantes de rocs perpendiculaires; nous mettions nos doigts dans des crevasses aussi haut que possible, et nous nous soulevions en l'air en nous appuyant de tout notre poids sur des rebords qui n'avaient pas plus de deux pouces de large, et qui étaient suspendus au-dessus d'abîmes de cinquante à trois cents pieds de profondeur. Cette ascension exténuante était de temps en temps interrompue par une marche plus facile sur de grandes terrasses de neige, logées sur quelque revers ou dans quelque concavité de la montagne; cette surface, quoique très-molle sous le pied, nous permettait cependant une marche moins pénible, à moins, comme il arrivait souvent, qu'elle ne cachât des abîmes de glace, auquel cas les difficultés et les hasards étaient loin de diminuer. A beaucoup d'endroits, l'eau de la neige fondue avait coulé et était couverte d'une croûte de glace qui laissait voir, à travers des fissures de deux à quatre pieds, des gouffres de deux cents pieds ou plus. De grandes précautions étaient nécessaires pour ne pas tomber dans ces crevasses. Quelques arcs-boutants de roc ou de glace étaient les seuls soutiens de ces blocs de neige. Cette partie de la montagne formait ce qu'on appelle en Europe des glaciers.

M. Hamp, qui avait quitté récemment son foyer en Angleterre, connaissait peu les propriétés de la neige et de la glace, et, à bien des endroits critiques, se fiant trop à leur solidité comme appui, il glissa et tomba. Un moment sa mort paraissait inévitable, mais avec une admirable dextérité il sut, en roulant, se mettre à califourchon sur l'arête même de la pente. Une de ses jambes pendait dans la crevasse, l'autre balayait la neige; il glissa ainsi avec une rapidité effrayante, sur une pente de quarante-cinq degrés, pen-

dant cinquante pieds, et s'enfonça enfin de tout son long dans un monceau de neige qui le préserva d'une chute de mille pieds ou plus, le long de l'escarpement de la montagne. Je l'avais vu tomber, je le croyais en pièces. Un moment après il regrimpait de son tas de neige et nous rejoignait sain et sauf; nous ne pûmes nous empêcher de partir tous à la ronde d'un éclat de rire aussi cordial que reconnaissant. Cependant nous étions tous en proie à cette trépidation nerveuse que causent souvent les dangers extrêmes et inattendus, et nous sentions à notre joie se mêler une terreur que nous ne pouvions pas encore secouer. Nous continuâmes néanmoins notre route, et en prenant bien des précautions, nous atteignîmes un abri placé dans les rochers à six cents pieds au-dessous du sommet.

Là, nous fîmes une halte.

Pendant que nous nous reposions, nous entendîmes de nouveau le capitaine Stevenson; il nous cherchait en nous appelant; nous lui répondîmes par d'autres cris et bientôt il nous rejoignit. Nous apprîmes alors qu'il venait de courir, lui aussi, un grand danger. A environ deux cents pieds plus haut, il avait été arrêté dans son ascension par un grand rocher perpendiculaire, couvert de glace et de neige, qui barrait le chemin. M. Stevenson, pour l'escalader, grimpa sur un rebord surplombant de ce rocher, mais tout à coup il perdit pied et se trouva suspendu tout entier dans le vide, retenu seulement par ses mains cramponnées à une fissure, et la face collée à la paroi du roc. Il lui fallait absolument faire de là un saut rapide sur quelque partie solide, sinon il tombait dans un abîme de quelques centaines de pieds. Par bonheur, il y avait sur le roc, à portée, à mi-hauteur de son corps, un revêtement de glace et de neige; en le frappant à coups répétés avec le bout de sa botte, il y fit une petite échancrure sur laquelle il put appuyer un de ses pieds; cet appui lui suffisait pour sauter sur un roc voisin, ce qu'il fit avec succès, sortant ainsi à son honneur de sa périlleuse escalade.

Nous aurions risqué nos os pour peu de chose, si le petit espace de cinq cents pieds qui nous restait à parcourir nous avait paru un obstacle invincible. En conséquence, nous résolûmes, avec le capitaine Stevenson, de tenter une seconde fois d'escalader le rocher qui nous arrêtait. Quant à nos deux autres compagnons, MM. Hamp et Spenser, ils étaient déjà épuisés, et comme le reste de la route était extrêmement hasardeux, nous les décidâmes à nous attendre.

Lorsque je vis la situation dans laquelle M. Stevenson venait de se trouver, son salut me parut une sorte de miracle. J'avais apporté une corde, je la jetai et réussis à l'accrocher à une légère saillie qui s'avancait au-dessus de notre tête; je pus alors me soulever, et enfoncer mes mains dans une crevasse de la roche, et en appuyant mes pieds sur les épaules du capitaine Stevenson, je parvins facilement sur le haut: Je jetai la corde au capitaine, qui la saisit vigoureusement, et, aidé par son bâton ferré, il arriva bientôt à mes côtés.

Mais nous rencontrâmes là de nouveau une difficulté en apparence insurmontable: la glace formait un talus en ressaut, sous un angle de soixante-dix degrés, et cette saillie était simplement plaquée contre le roc; non-seulement la paroi était très-périlleuse à gravir, mais elle pouvait se détacher au moment où nous la saisissons pour l'escalader, et alors nous aurions roulé avec elle au fond de l'effrayant précipice. La cime était là juste au-dessus de nous; il n'y avait plus que trois cents pieds à franchir pour la toucher; nous aimâmes mieux courir le risque que de renoncer à notre entreprise. En nous appuyant aux parties rocheuses que présentait la paroi, nous fîmes avec nos pieds une série de marches sur lesquelles nous nous élevâmes peu à peu; nous montâmes ainsi, sous un angle qui ne s'éloignait que de vingt degrés de la verticale, pendant cent soixante-quinze pieds, jusqu'à ce que nous eûmes atteint le roc. Nous eûmes, alors seulement, une révélation complète du péril auquel nous venions de nous exposer, et si nous l'avions connu avant notre escalade, rien au monde ne nous eût décidés à le braver. Comment la masse de glace qui nous avait servi d'appui ne s'était-elle pas détachée, et n'avait-elle pas roulé en bas, cela est encore pour nous un mystère. En regardant à travers l'espace qui la séparait du roc, je vis qu'elle n'était fixée que par une demi-douzaine de petits prolongements très-minces. Il semblait que le poids d'un oiseau dût la détacher tout entière. Mais sans nous arrêter à réfléchir au danger dont nous venions de nous tirer, après avoir apaisé notre soif à un des nombreux petits filets d'eau qui coulaient autour de nous, nous nous remîmes résolûment à l'œuvre pour gravir les monceaux de granit qui nous séparaient de la cime. C'était un travail plus ennuyeux que difficile, et nous fûmes amplement récompensés quand, à trois heures de l'après midi, après dix heures des efforts les plus pénibles que j'aie faits pendant ma vie, nous fûmes debout sur le point le plus élevé du Grand Téton.

On mesure son triomphe par la peine et les dangers que l'on a endurés: nous eûmes conscience que nous venions de remporter une véritable victoire. Nous goûtions une satisfaction profonde au sein de notre solitude en pensant que nous étions les premiers hommes de la race blanche qui eussent mis le pied sur cette cime. D'autres pourront venir après nous, mais il n'y a pas de jactance fanfaronne à être fiers d'avoir réussi là où cent autres avaient échoué.

XI

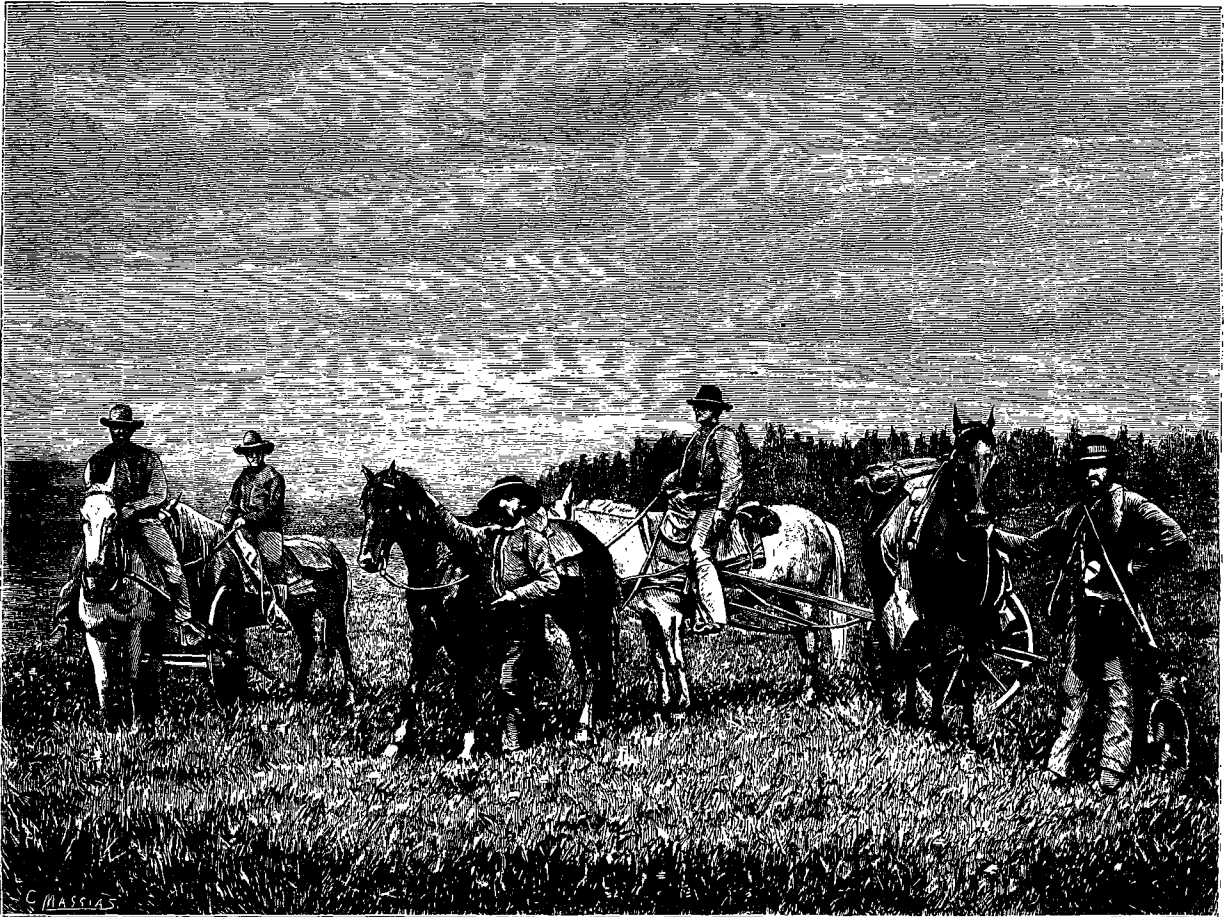
Vue de la cime. — L'abri bâti par les Indiens. — Panorama splendide. — Retour. — Dangers courus. — Rentrée au camp. — Joyeux accueil. — Dick rencontre un ours. — La chasse aux castors. — Preuve d'intelligence et de courage. — Dignes et villages construits par les castors. — Un *ranch*. — Mémoires des mulets. — Entrée dans la vallée de la Firehole.

Vues de la vallée, les cimes du Grand Téton paraissent toutes d'égale hauteur; mais du point où nous étions, la différence des niveaux était très-sensible. La

cime maîtresse, séparée des autres pics par des érosions, embrasse une superficie irrégulière de trente à quarante pieds. Les vents qui la balayent sans cesse la tiennent libre de glace et de neige. Malgré les rayons d'un soleil d'été qui frappaient en plein sur nous, nous fûmes obligés de nous envelopper de nos manteaux pour nous défendre contre le froid du vent de la montagne. L'air était si léger que notre respiration devint presque fatigante par sa fréquence, et nous constatâmes comment on pouvait, à cette hauteur, souffrir également des excès de la chaleur et du froid. Au-dessus de la ceinture de neige qui avait servi à notre

périlleuse ascension, nous vîmes, au milieu des débris de roc, les traces récentes de l'*Ibex d'Amérique*, le seul animal reconnu capable de grimper sur les hautes cimes. Des fleurs d'une jolie teinte et d'un parfum délicat perçaient à travers la neige partout où une saillie rocheuse apparaissait à travers la surface de glace.

Sur le sommet d'un pic voisin, mais un peu plus bas que celui que nous occupions, nous trouvâmes une enceinte circulaire de six pieds de diamètre, composée de dalles de granit posées de champ sur environ cinq pieds de haut. C'était évidemment un abri construit pour se protéger contre le vent, et nous fûmes

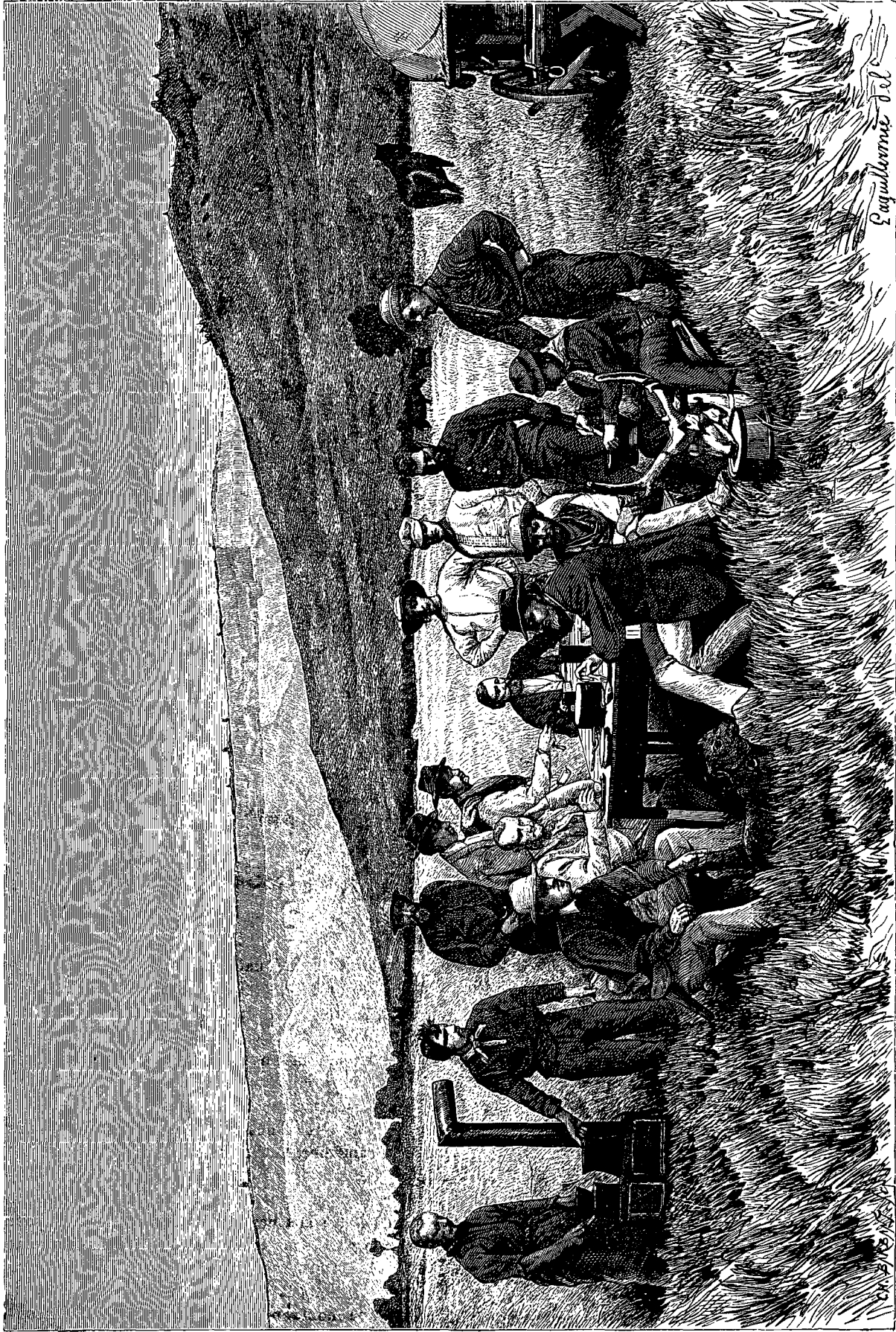


Préparatifs de départ. — Dessin de G. Massias, d'après une photographie.

trop heureux de nous en servir nous-mêmes pour manger le reste de nos provisions. En y entrant, nous enfonçâmes d'un pied dans les débris que formaient les détritrus des dalles rongées par le temps. La quantité de ces débris attestait combien cette construction était ancienne. Due évidemment aux Indiens, elle date au moins de cent ans, et il n'est pas impossible qu'elle ait plusieurs siècles. Pour produire cette singulière désagrégation, il faut une période de temps dont l'appréciation échappe aux calculs de l'homme. Cette découverte fut pour nous la grande surprise de notre journée ; nous avons la preuve que les Indiens, d'habitude si peu doués de l'esprit de curiosité, avaient

cependant parfois obéi aux mobiles qui nous avaient guidés nous-mêmes. C'est là un sentiment étranger, je crois, aux Indiens de nos jours. Les périls auxquels il faut s'exposer pour faire l'ascension du Téton intimideraient le plus brave d'entre eux, s'il avait assez d'énergie pour les chercher. Les hommes qui ont gravi ces pics et y ont laissé un témoignage de leur passage étaient supérieurs à ceux qui composent les tribus actuelles du nord-ouest ; quant à dire le motif qui a pu les déterminer à faire l'ascension, nous n'en pouvons découvrir d'autre que la curiosité pure ou le désir de faire preuve d'adresse.

Bien loin, à l'horizon, du côté du nord, à moitié con-

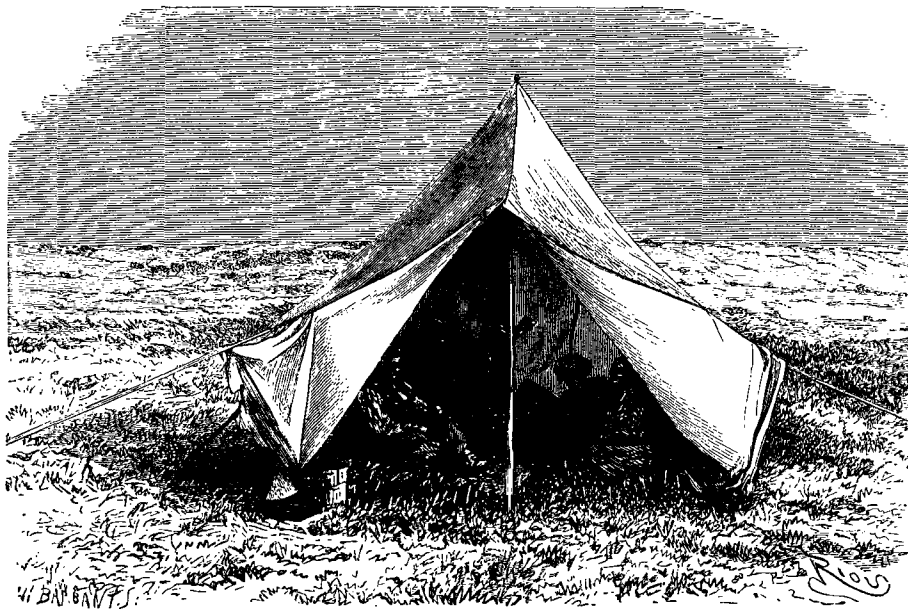


La Mission géologique des États-Unis. — Dessin de Laguillermie, d'après une photographie.

fondues avec les nuages dont on les distinguait avec peine, nous apercevions un panorama immense de chaînes et de vallées jusqu'au delà du lac de la Yellowstone. Nous étions à une telle hauteur que la vallée au-dessous de nous, quoiqu'elle fût remplie de gorges et d'escarpements, paraissait une vaste plaine unie. Nous contemplâmes les beautés si diverses de ce merveilleux tableau jusqu'à ce que l'inclinaison du soleil nous avertit qu'il nous restait à peine le temps d'effectuer notre descente et de retourner au camp avant la nuit. De grandes précautions étaient indispensables pour repasser par le cordon de neige qui entourait la cime; malgré toutes nos craintes de le voir se détacher, il fallait bien le franchir, puisque c'était notre unique chemin. Nous eûmes un grand sentiment de soulagement quand nous eûmes atteint sains et saufs le recoin où nous attendaient Hamp et Spencer.

A ces hautes altitudes, l'intervalle entre le coucher

du soleil et la nuit est très-bref, et nous avions encore à descendre le revers de la montagne. Dans notre hâte, nous prîmes un passage trop abrupt pour la montée, et qui nous conduisait tout droit à un précipice de trente-cinq pieds, rempli de masses de fragments de granit de trois à quatre pieds. Nous devions choisir : il fallait ou descendre par ce précipice ou remonter la pente en revenant de cinq cents pieds et plus sur nos pas, pour choisir un autre passage. En me glissant le long de l'arête, je vis à vingt pieds au-dessous de moi une saillie où une personne pouvait se tenir, et à environ huit pieds plus bas une autre pointe de roc, mais plus petite et trop étroite pour qu'on pût y prendre pied sûrement. Dès lors mon parti fut pris. Passant successivement la corde autour du corps de mes compagnons, je les descendis sans difficulté le long de la paroi perpendiculaire jusqu'à sa base; puis, lançant et fixant le milieu de la corde sur une pointe de roc, j'en



Sous la tente. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

saisis les bouts et me laissai glisser jusqu'à la saillie dont j'ai parlé plus haut : de là un saut bien calculé me permit de m'appuyer un instant sur la petite pointe de roc placée plus bas; ce qui me facilita le saut final qui me mettait en bas, au milieu des débris de rocs, où m'attendaient mes compagnons.

Nous avions encore à traverser des champs de neige, des crêtes, des gorges, avant d'arriver au camp. Après une course très-rude, nous rentrâmes au campement provisoire à dix heures et demie précises, au milieu des acclamations joyeuses et des cordiales félicitations de nos autres compagnons, qui commençaient à redouter qu'il ne nous fût arrivé quelque sérieux ou même quelque fatal accident. La séparation avait été courte, mais la joie de se retrouver ensemble était aussi vive que si nous avions été séparés une année entière.

La hauteur du Téton est de treize mille sept cent

soixante-deux pieds (quatre mille cent quatre-vingt-quinze mètres). M. Adams, qui avait visité les Alpes, déclara que le paysage de la chaîne des Tétons leur était égal en beauté et en mérite pittoresque.

Le lendemain matin, notre retour fut marqué par une gaieté bruyante qui attestait l'entrain qu'inspirait notre succès. Nous réveillâmes les échos de la gorge par nos chansons et nos cris, et nous rentrâmes dans le grand campement au milieu des témoignages de joie de ceux que nous y avions laissés.

Beaver Dick et Shep Medary avaient employé le temps de notre absence à chercher un passage pour franchir la chaîne principale de montagnes. Ils nous annoncèrent que nous devions suivre la *Middle-River*; nous pourrions, près de la source de ce cours d'eau, franchir une montagne peu élevée où nous ne rencontrerions comme obstacles que les troncs d'arbres gisant

sur le sol ; nous passerions ainsi tout de suite dans les bassins de la *Firehole*. A quelques endroits, ces troncs d'arbres formaient comme des pyramides de sept à huit pieds de haut ; malgré cela, notre route serait bien meilleure et beaucoup plus courte.

En explorant cet itinéraire, Dick s'était trouvé tout à coup dans un fourré de pins en face d'un ours monstrueux, qui évidemment le guettait depuis quelque temps. Il était assis sur son séant, regardant Dick avec une expression et une allure fort peu aimables et attendant le moment d'engager le combat. La situation n'avait rien d'agréable, et le seul moyen d'échapper, c'était de tuer très-promptement ce maître ours. Blessé sans tuer aurait été aussi fatal que de chercher à fuir, et l'expérience a démontré que dix fois sur cent on manque cet animal.

Dick ajusta son fusil à son épaule, et Martin, comme s'il eût compris que le combat allait commencer, poussa un grognement préliminaire. Dick fit feu. Heureusement le coup était mortel. La balle était entrée par le devant du cou et avait passé tout droit à travers la colonne vertébrale. L'énorme animal tomba avec un hurlement terrible qui porta en même temps sa vie. Dick était sauvé.

Dans ces forêts se rencontre également cette espèce particulière de cerf remarquable par sa taille et sa force que l'on désigne par le nom de cerf *wapiti*.

Le soir j'accompagnai Dick à sa visite des pièges à castors. Dans l'un d'eux nous trouvâmes l'avant-pied d'un castor que l'animal, pour s'enfuir, avait tordu et cassé. Dick dit que le fait est très-fréquent. Dans son opinion, le castor possède une puissance de raisonnement et une sagacité bien supérieures à celles de tous les autres animaux.

Le matin suivant, nous levâmes le camp de bonne heure.

Nous arrivâmes à un ruisseau si plein de digues construites par les castors que le cours d'eau en était comme interrompu. Ceux d'entre nous qui n'avaient jamais vu de pareils travaux étaient extrêmement sur-

pris de la grandeur des arbres que les castors avaient abattus pour les aider dans leurs constructions. Plusieurs de ces arbres avaient six et huit pouces de diamètre. Le long des beaux bois de coton qui sont sur les bords de la basse *Yellowstone*, il n'est pas rare de voir des arbres de deux pieds d'épaisseur qui ont été abattus dans la rivière en l'espace d'une seule nuit. L'industrie et la dextérité mécanique de cet animal sont au-dessus de tout ce que l'on peut croire. En descendant la *Yellowstone*, on voit, sur certains points, des digues faites avec d'immenses troncs d'arbres à coton, et ces travaux ont une régularité aussi parfaite que s'ils

avaient été faits à l'aide du fil à plomb. On aurait cru, en descendant cette rivière, que cette région avait été habitée et cultivée pendant des milliers d'années et que des donjons des âges féodaux se dressaient encore au milieu des bouquets d'arbres qui étaient jetés là en groupes pittoresques.

Nous passâmes le ruisseau sur une de ces digues, dont nous avons rempli le milieu en y posant quelques perches et en y entassant quelques saules ; mais ce passage ne se fit pas tout à fait sans accident : plusieurs mulets furent rejetés en dehors de la digue et plongèrent dans le bassin.

Après avoir visité une habitation de pionnier (*ranch*), où vivait dans la solitude, occupé de pêche et de chasse, un Anglais nommé *Sawtelle*, nous franchîmes un col qui

nous rapprocha sensiblement du Parc National.

Je fus désigné par MM. Jackson et Campbell, photographes, Coulter et Beveridge, botanistes, et trois autres membres de la Mission, pour faire l'avant-garde qui devait entrer la première dans la vallée de la *Firehole*. La route était pénible ; nos mulets roulèrent en bas d'une colline de quatre-vingt-dix pieds, heureusement sans dommage pour les appareils photographiques dont ils étaient chargés ; puis, un peu après, le cheval de M. Spencer, beaucoup moins adroit que les mulets, se cassa le cou ; enfin, malgré toutes ces més-aventures, nous atteignîmes sains et saufs la vallée de la *Firehole*.



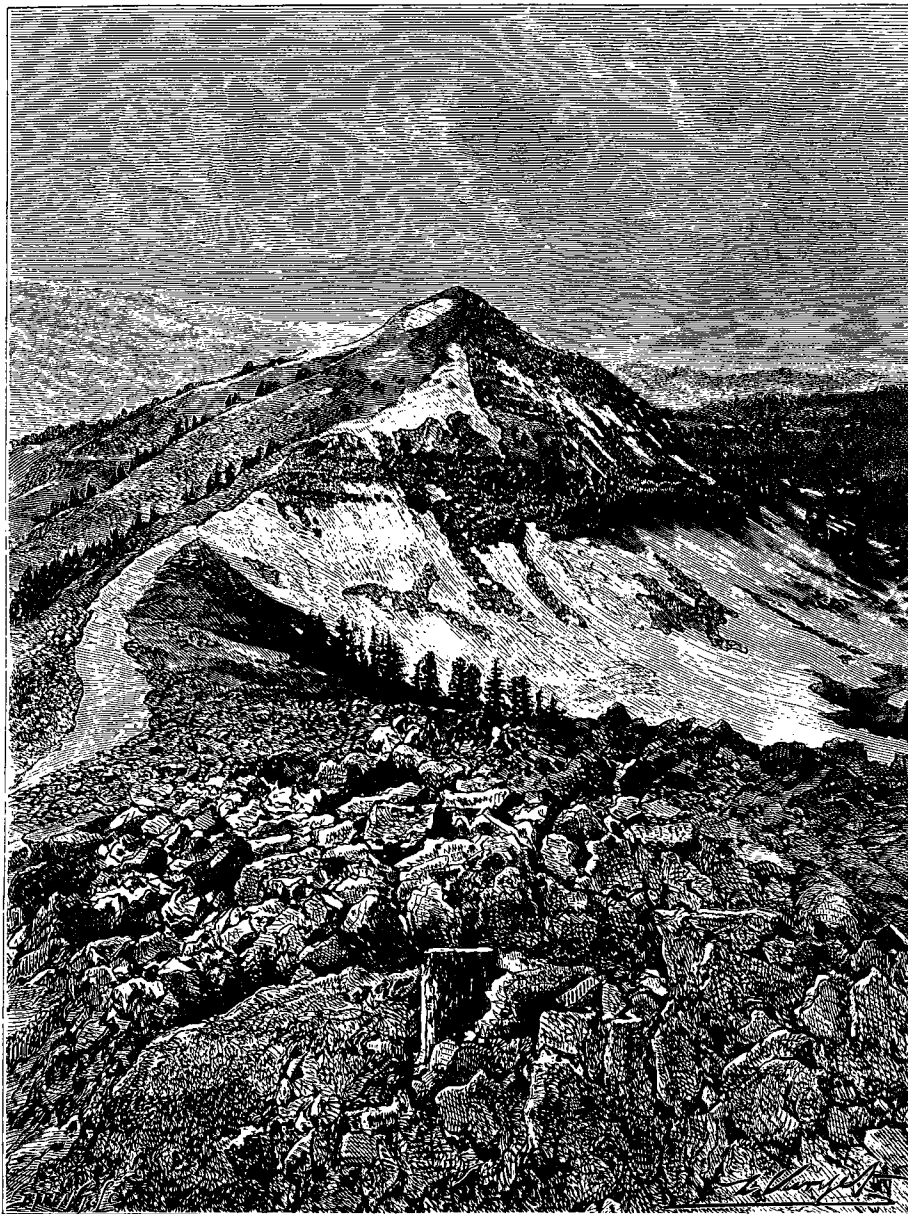
* Le courrier de la Mission. — Dessin de A. Marie, d'après une photographie.

XII

Aspect général de la vallée. — *Bill Hamilton*. — Réunion générale. — Baptême du mont Hayden. — Exploration nouvelle des geysers. — La chemise au blanchissage.

Nous reconnûmes, dès l'entrée, les bassins décrits par le docteur Hayden. On passerait des journées à étudier les merveilles de cette vallée, où, à chaque pas, se

rencontrent de nouveaux prodiges; cependant, au plaisir qu'on éprouve se mêle un certain sentiment qui touche à la crainte. En effet, le bruit de ces eaux perpétuellement agitées, les ruissellements et les sifflements des petits geysers, les nuages de vapeur qui s'élèvent sans cesse, l'effondrement perfide du sol quand on passe sur quelque croûte friable, tout semble avertir mystérieusement de quelque péril; mais il y a dans

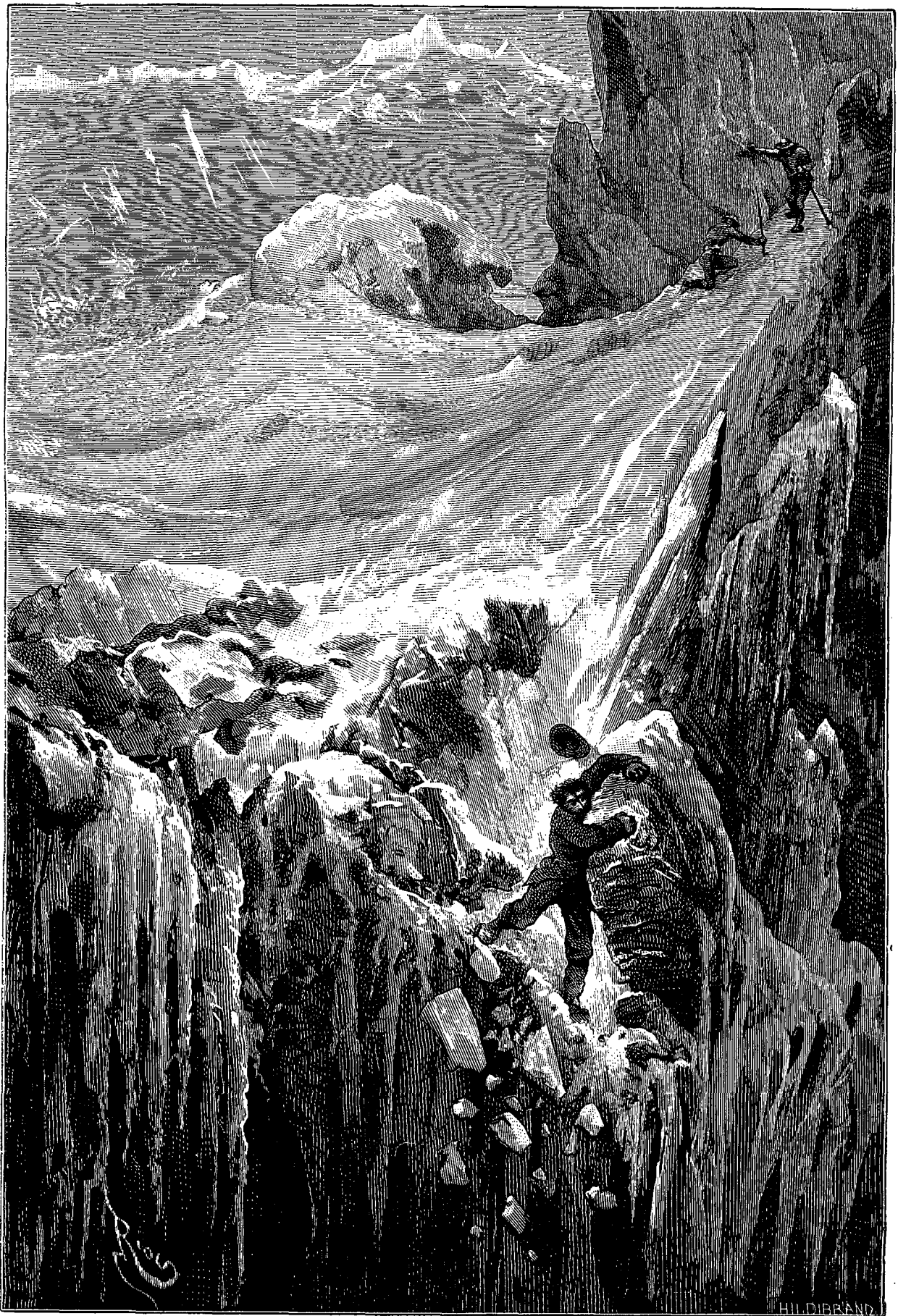


Vue sur la chaîne des Tétons. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

tout cela un tel charme que, sans ces périls vagues, la vallée perdrait la moitié de son attrait.

Nous passions d'un groupe de sources à un autre, oublieux de toute autre chose, quand nous aperçûmes tout à coup des lettres, longues au moins d'un yard, tracées dans une croûte écaillée de silice, et qui réunies formaient évidemment le nom de **BILL HAMILTON**,

nom presque aussi connu par les montagnards que les montagnes elles-mêmes. Hamilton est un vieux trappeur et un vieux guide que j'avais rencontré pour la première fois à Bannock en 1862, et je conclus de cette inscription qu'il avait été employé par Hayden. Il s'agissait maintenant de savoir si le docteur Hayden avait passé par là depuis longtemps. Par le plus grand des



Ascension périlleuse du Grand Téton (voy. p. 339). — Dessin de E. Riou, d'après le *Scribner's Monthly*.

bonheurs, nous le retrouvâmes dès le lendemain, accompagné de toute la Mission. Dans une réunion solennelle, nous proclamâmes membres honoraires de la Mission M. Blackmore¹, touriste anglais qui avait rendu de grands services à l'expédition, et M. Moran, peintre distingué qui avait reproduit avec talent les sites principaux de la région parcourue. La même faveur me fut accordée. De mon côté, je proposai et fis accepter le nom de *mont Hayden* pour le pic que nous avions gravi.

Aussitôt après cette séance, la Mission monta à cheval pour parcourir la partie supérieure du bassin de la Firehole. A notre entrée, nous fûmes salués par une éruption du geyser auquel on peut le mieux se fier et que nous avons pour cette raison baptisé le *Vieux Fidèle*.

Le lendemain matin, à quatre heures, nous étions témoins d'une éruption du *Grand-Geyser*, vu pour la première fois par le docteur Hayden dans son exploration de 1871. L'eau lancée par ce geyser a environ huit pieds de diamètre. Le jet est très-serré; l'éruption est précédée par un roulement sourd et par un ébranlement du sol dans toutes les directions. La colonne d'eau, cette fois, n'avait pas moins de cent vingt-cinq pieds de haut; elle semblait monter en jets successifs, et se terminait par une gerbe isolée qui s'élevait à trente pieds ou plus au-dessus de la masse d'eau principale. Seul de tous, ce geyser est de forme effilée; il monte en diminuant à des hauteurs successives comme les différents étages d'une flèche d'église, et se termine en cône aigu. Ses éruptions varient de caractère et sont souvent plus puissantes que celle dont nous avons alors été les témoins.

Nous étions très-inquiets de savoir si nous pourrions être témoins d'une éruption du geyser baptisé la *Géante*. Le docteur Hayden, à son dernier passage, avait attendu en vain. Nous-mêmes, nous allions nous en retourner à notre campement, quand tout à coup, avec un spasme terrible qui menaçait de déchirer la terre en deux, ce geyser lança une immense colonne à la hauteur de deux cents pieds ou plus.

Nous ne pûmes retenir nos acclamations. Cette première éruption fut suivie d'une seconde, encore plus merveilleuse et de plus longue durée. Celle-ci effraya tant nos chevaux qui paissaient dans le voisinage, que trois d'entre eux brisèrent les cordes qui les tenaient à leurs piquets et se sauvèrent; nous eûmes beaucoup de peine à les rattraper.

Toute la première partie de cette journée se passa à contempler les geysers et les sources de cette prodigieuse vallée. Depuis ma visite en 1870, ils étaient restés dans ma mémoire comme les tableaux d'un drame plein d'une vie ardente, et il me fallait les revoir encore pour être sûr que mes souvenirs étaient

1. C'est à l'initiative de M. W. Blackmore que l'on doit la magnifique collection photographique de types d'Indiens des Montagnes Rocheuses publiée récemment à New-York. Nous donnons aux pages 349, 350 et 351, plusieurs de ces types remarquables.

bien des réalités. Nous revîmes le *Château fort* avec ses remparts et ses parapets; la *Grotte* avec ses anfrôles béantes et ses cavités aux formes irrégulières, le *Géant* avec sa tour ronde symétrique, la *Ruche* au cône d'une régularité parfaite, l'*Éventail* aux jaillissements rayonnants, et enfin le *Vieux Fidèle* envoyant d'heure en heure sa gerbe étincelante vers le ciel.

Un soir, MM. Spencer et Hamp, désireux de constater si l'eau des sources chaudes était propre au blanchissage, passèrent avec soin au savon une chemise de flanelle, et ils la trempaient dans une des chaudières les moins actives de la vallée, quand, à leur grand étonnement, l'eau de la source se retira sur elle-même, emportant leur chemise au fond du bassin hors de la vue. Le lendemain matin, par curiosité, ils refirent une visite à cette source, qui devait être évidemment un geyser d'une grande puissance; ils étaient à examiner avec un muet étonnement les replis formés par les sédiments de ses bords, quand subitement ils entendirent dans l'eau de violents bouillonnements, accompagnés de bruits sinistres, et immédiatement s'éleva, à une hauteur de vingt pieds, une colonne d'eau et de vapeur au milieu de laquelle se trouvait la chemise de flanelle perdue; elle retomba sur le bord du cratère, et le propriétaire put en reprendre possession.

XIII

Éruptions diverses. — Le Volcan de boue disparu. — Les deux cataractes. — Leur caractère opposé. — Le nid d'aigle. — La cascade de la Tour. — Pétrifications étranges. — Les sources du Mammouth. — Enthousiasme.

Un matin qu'il faisait un vent violent, le *Château fort*, par des secousses diverses et des palpitations répétées, indiqua son intention de faire une décharge. Et, en effet, à ces préliminaires succéda l'émission d'un jet de vapeur suivi du jaillissement d'une colonne d'eau de quatre-vingt-quinze pieds de haut, qui se prolongea pendant une heure vingt minutes. Le vent n'avait pas d'action sur la masse de la colonne d'eau; mais à son sommet, là où la crête de la gerbe se brisait en myriades de filets ondulés, le vent chassait l'eau en ondées étincelantes qui retombaient dans le bassin comme une pluie de diamants. Rien ne peut donner l'idée de la splendeur de ce tableau. Il faut être là pour comprendre l'incroyable variété d'effets produits sur les geysers par les rayons solaires, par les lueurs de la lune, par l'orage, par le vent, par la pluie. Lorsque l'éruption du *Château fort* fut terminée, les vapeurs s'affaissèrent, puis tout à coup s'échappèrent avec une détonation subite, ressemblant au bruit que fait une locomotive quand elle lance par fortes bouffées sa fumée et sa vapeur.

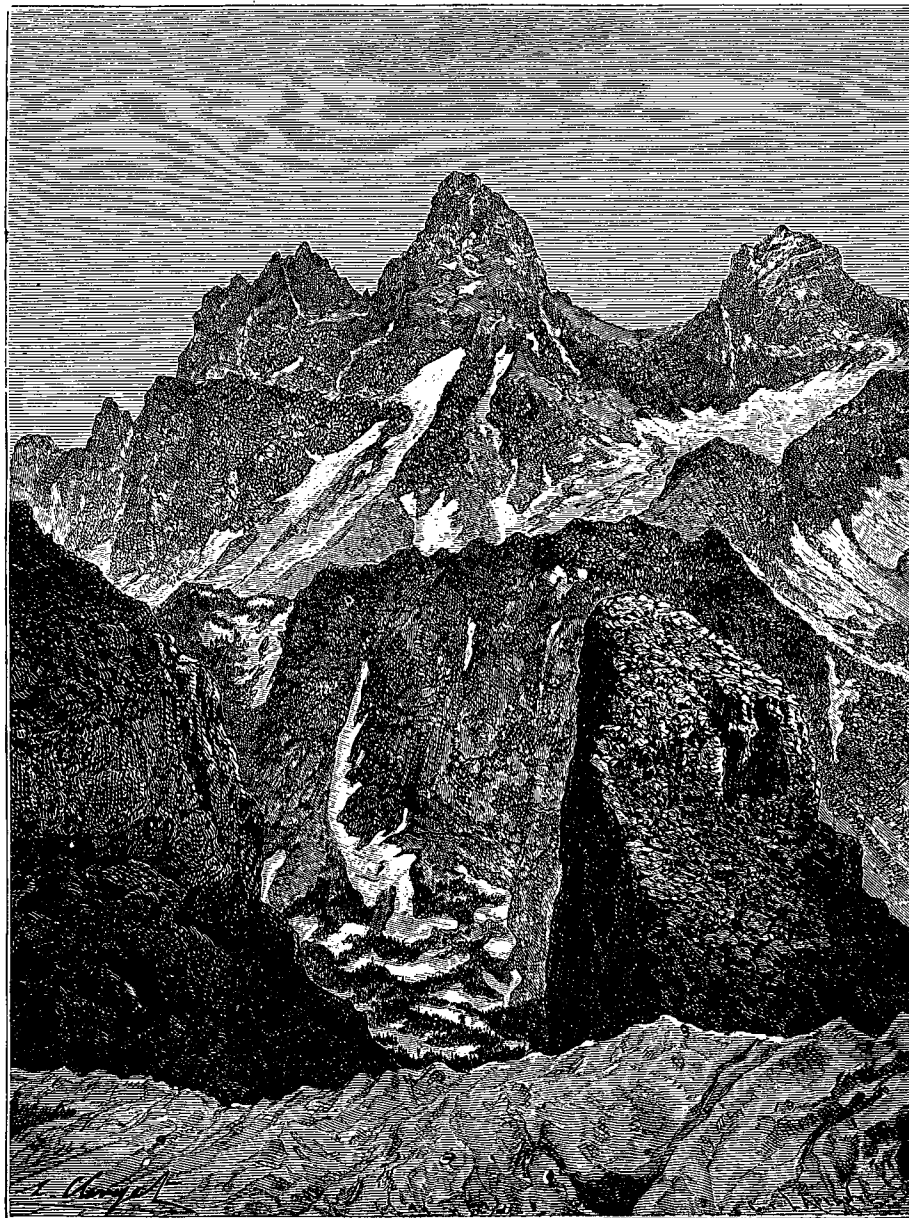
La *Ruche* nous donna une représentation rapide de six minutes; elle lança à une hauteur de deux cents pieds un jet très-compact et très-régulier, assez solide pour résister à un violent coup de vent.

A la *Grotte* nous devons nous attendre à quelque exhibition excentrique, et, en effet, l'eau et les vapeurs

furent projetées dans toutes les directions, comme si elles sortaient d'une demi-douzaine d'orifices. Des ondées de gouttelettes retombaient de toutes parts, et ces nuages transparents, traversés et illuminés par les rayons du soleil, faisaient l'effet des fragments d'un arc-en-ciel mis tout à coup en pièces. Ce geyser resta en activité pendant plus de deux heures.

Le sentiment qui domine les spectateurs de ces

merveilles, c'est le désir de les voir rapidement rendues accessibles au monde. Des milliers de curieux les exploreraient chaque année, si on pouvait être sûr d'y arriver sans danger, par une route carrossable, et d'y trouver sur les points les plus intéressants un hôtel convenable. Aucune entreprise ne serait plus certaine de bénéfices assurés que l'établissement d'un service de voitures du pont de la Snake à la vallée de la Fi-



Le mont Hayden. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

rehole, et de là, à travers le Parc National, par la Yellowstone et les sources du Mammoth jusqu'à Bozeman. Cette route serait facilement construite, et aussitôt que les différents chemins de fer en construction pénétreraient dans ce territoire, ils pousseraient un embranchement dans cette région. Combien de temps s'écoulera-t-il jusqu'à ce que ce vœu se réalise? Quel

jour verra, dans les deux vallées des geysers, s'élever de bons hôtels pour accueillir les foules qui n'attendent que leur construction pour visiter cette région de merveilles?

Je quittai le bassin supérieur avec sept de mes compagnons pour revenir par la vallée de la Yellowstone; en prenant une route nouvelle, nous suivîmes le tor-

rent tumultueux, souvent interrompu par des cascades, qui se jette dans la Firehole, sur la rive droite. Nous rencontrâmes en route deux chercheurs d'or, qui campèrent avec nous et nous donnèrent d'utiles renseignements pour notre itinéraire.

Sur le sommet de la chaîne boisée qui sépare la vallée de la Firehole de la vallée de la Yellowstone, nous trouvâmes encore bon nombre de sources sulfureuses qui lançaient des vapeurs par d'innombrables issues. Une après-midi, nous repassâmes au volcan de boue qui, lors de ma première visite en 1870, m'avait paru une des curiosités les plus remarquables de la vallée de la Yellowstone. J'avais été surpris que le docteur Hayden n'en eût pas parlé dans son rapport sur son exploration de 1871, mais je compris l'omission quand je vis l'état actuel du volcan : en effet, il n'avait plus d'importance. Le cratère, qui en 1870 était dans un état continu d'ébullition ; les détonations, qui ressemblaient à un feu roulant d'artillerie ; le cône formé de sédiments variés, tout avait disparu ; il ne restait qu'une large excavation, pleine d'une masse de vase bouillante, au milieu de laquelle flottaient çà et là quelques cimes d'arbres : c'était là le seul indice nous attestant combien avait dû être terrible et effrayante l'explosion qui avait produit une dévastation si complète. Je ne

pouvais croire que je voyais dans ce vilain trou tout ce qui restait du plus rare des prodiges physiques qui remplissaient cette région extraordinaire. La forêt a été mise en pièces de tous côtés par l'explosion, et les grands arbres qui décoraient alors le flanc de la colline ont été complètement submergés dans une masse bouillante.

Cette métamorphose n'était pas la seule. Divers au-

tres changements très-marqués s'étaient produits çà et là depuis deux ans.

Le jour suivant, nous revîmes la colline du cratère et ses sources sulfureuses. Là rien n'avait changé de forme. La colline continue à fumer, à émettre par des milliers d'issues des vapeurs de soufre, à répondre par des bruits menaçants à la plus légère tentative que l'on fait pour avancer sur son sol perfide. A sa base,

une abondante source bouillonne dans un magnifique enchaînement recouvert d'une décoration en forme de coquilles, et la caverne tient toujours les échos éveillés par ses mugissements réguliers. La belle source d'alun n'a pas subi d'altération, et ses bords saturés envoient toujours un sérieux avertissement à l'explorateur aventureux qui voudrait s'approcher trop près.

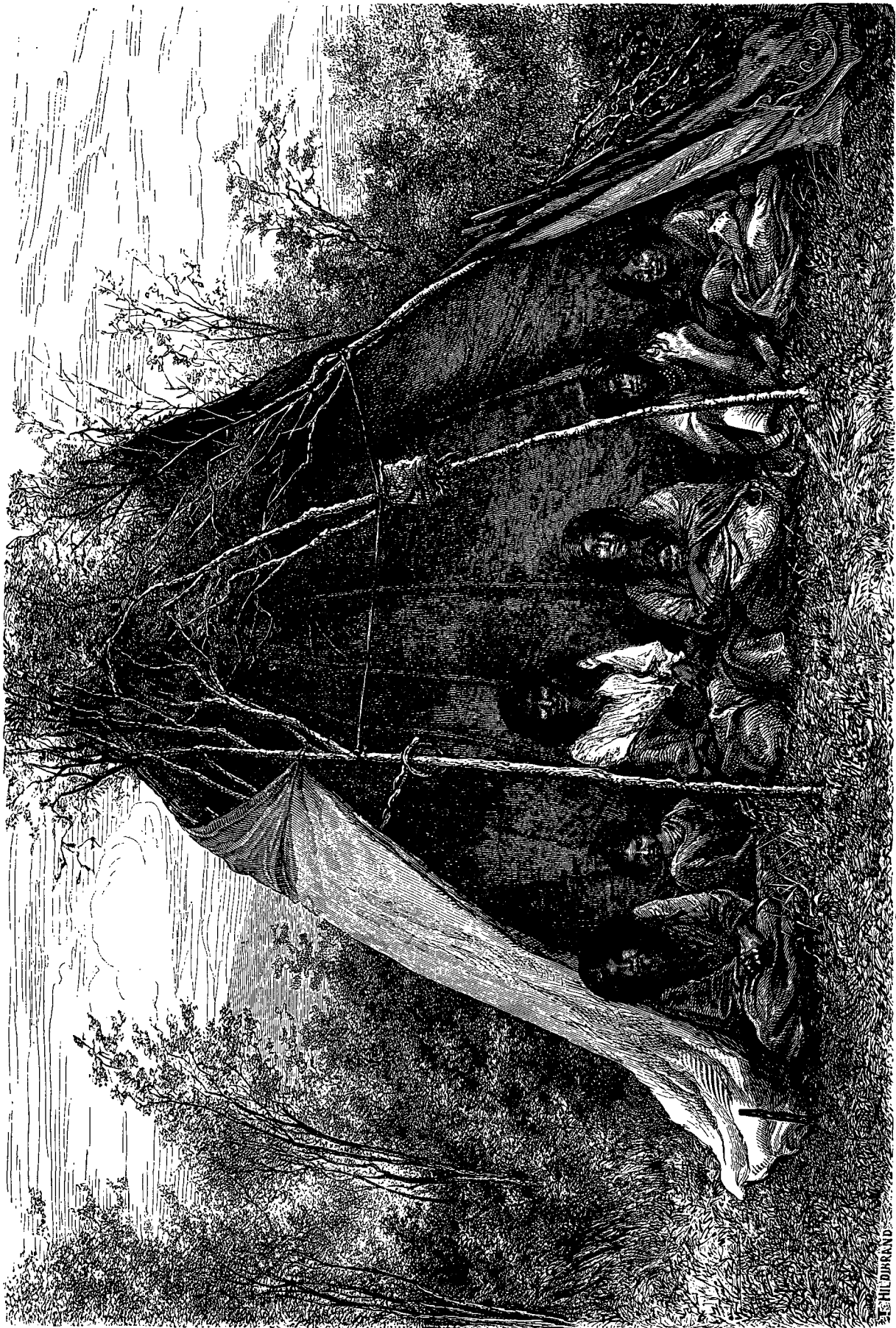
A travers buissons et broussailles, nous suivîmes le cours de la tranquille Yellowstone, attentifs d'avance à la grande scène dont nous étions peu éloignés. Rien dans la rivière ni dans le paysage ne trahissait son existence. Mais tout à coup la voix de l'eau tombante arriva à notre oreille comme le murmure d'un océan lointain. Pressant nos chevaux, nous arrivâmes vite, par les rapides, jusqu'au bord de la première cataracte.

Il n'y a vraiment pas de cataracte plus souriante, plus gaie, plus jolie que cette cascade de la Yellowstone.

Tout y est joie. Ses eaux pétillent et fument comme du vin de Champagne, et s'il y a dans l'âme du spectateur quelque atome de gaieté, quelque sentiment caché d'allégresse, aussitôt cette cataracte va certainement le réveiller et le ranimer, et il répond par des rires et des cris enjoués aux éclaboussements et aux jaillissements des eaux. Les beaux rochers qui dominent la chute, le bassin écumant où elle tombe, les collines ver-



Le guide Bill Hamilton. — Dessin de G. Massias, d'après une photographie.



Une famille de Banuacks (Montagnes Rocheuses). — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

doyantes qui l'entourent et le couronnent, le soleil qui se joue en rayons de toutes les couleurs du prisme dans l'étincelante vapeur d'eau répandue à l'entour : tout ce tableau brillant et animé est fait pour exciter dans la nature la plus inerte les émotions les plus vives. Nos jeunes gens, dans leur désir de se livrer à des facéties, oublièrent la prudence et se laissèrent aller à des exploits qui auraient pu se terminer fort mal.

En nous rendant compte de l'harmonie singulière de tout cet ensemble, nous fûmes d'avis que le touriste qui vient pour la première fois dans cette région devrait commencer son exploration par une visite à

cette cataracte supérieure. Elle serait une excellente préparation pour le faire jouir pleinement des beautés plus imposantes de la cataracte et de la gorge merveilleuse placée plus bas. A la cataracte inférieure, c'est l'ombre qui règne. Il n'y a plus rien de l'enjouement et de la variété qui caractérisent la cataracte voisine. Du bord d'un immense abîme, vous pouvez voir la grande masse des eaux arriver lisse et unie sur l'extrême bord de la chute, dont elle s'approche avec la rapidité et les allures furtives d'un énorme serpent. L'eau est noire ; les ombres des rochers environnants sont profondes ; le gouffre épouvantable où la rivière



Guerriers bannacks (Montagnes Rocheuses). — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

est versée est si sombre et si rempli d'écume et de vapeurs que, bien longtemps avant que la nappe d'eau en atteigne le fond, il échappe aux yeux ; il y a un point du parcours de la rivière qui reste voilé pour le regard, et quand on peut l'apercevoir de nouveau bien au delà, on ne voit plus qu'un torrent qui coule à travers la gorge étroite et lugubre. Jamais la nature n'a réuni dans un même paysage plus d'éléments de sublimité, et n'a présenté à la fois à l'observation de l'homme plus de grandeur en tous sens, plus de mouvement, plus de calme imposant, plus de couleur. La hauteur des rochers qui dominent la cataracte et la profondeur immense du cañon où elle s'engouffre for-

ment par leur rapprochement un contraste saisissant qui se retrouve dans le silence de cette gorge, opposé au mugissement des eaux qui se précipitent ; au-dessus de la rivière, on retrouve ce même contraste dans la teinte grise des roches supérieures opposées aux tons brillants des parois du gouffre et des collines voisines toutes vertes de pins.

En errant autour de cette scène, je sentis de nouveau mon âme se remplir malgré moi de ces émotions de terreur que j'avais déjà éprouvées à ma première exploration, et qui me dominèrent jusqu'au moment où je m'éloignai de ces lugubres abîmes.

Sur l'une des pointes de la roche, formée par des

érosions prolongées pendant des centaines d'années, un aigle avait construit son aire, d'où il pouvait jouir en sécurité des mélodies de la cataracte. Ce nid pouvait être là depuis des siècles. Encore de nos jours, aux chutes du Missouri, on en voit un qui a été décrit par Lewis et Clarke. La longévité bien connue de l'aigle permet de supposer que ce nid est habité par le même couple qu'il y a soixante ans.

Nous suivîmes le grand Cañon jusqu'à la cascade de la Tour. Une des deux hautes flèches formées par le roc avait été rongée par les eaux et s'était écroulée. Accompagné par Spencer et deux chercheurs d'or que

nous avons rencontrés en route, je traversai un pont construit par Jack Baronet, le montagnard qui retrouva M. Everts en 1870. A dix milles de là, nous vîmes de très-remarquables pétrifications d'arbres. Les couches du bois étaient mieux tracées, s'il est possible, que dans l'état naturel, et les parties intérieures du tronc, qui avaient été en partie détruites, étaient garnies de cristaux de couleur améthyste de la plus grande beauté. Beaucoup de ces troncs mesuraient de quinze à trente pouces de diamètre. Comment s'était produit ce phénomène? Les arbres sont toujours aussi solidement enracinés dans l'escarpement de la colline, et les



Guerriers bannaks. — Dessin de E. Riou, d'après une photographie.

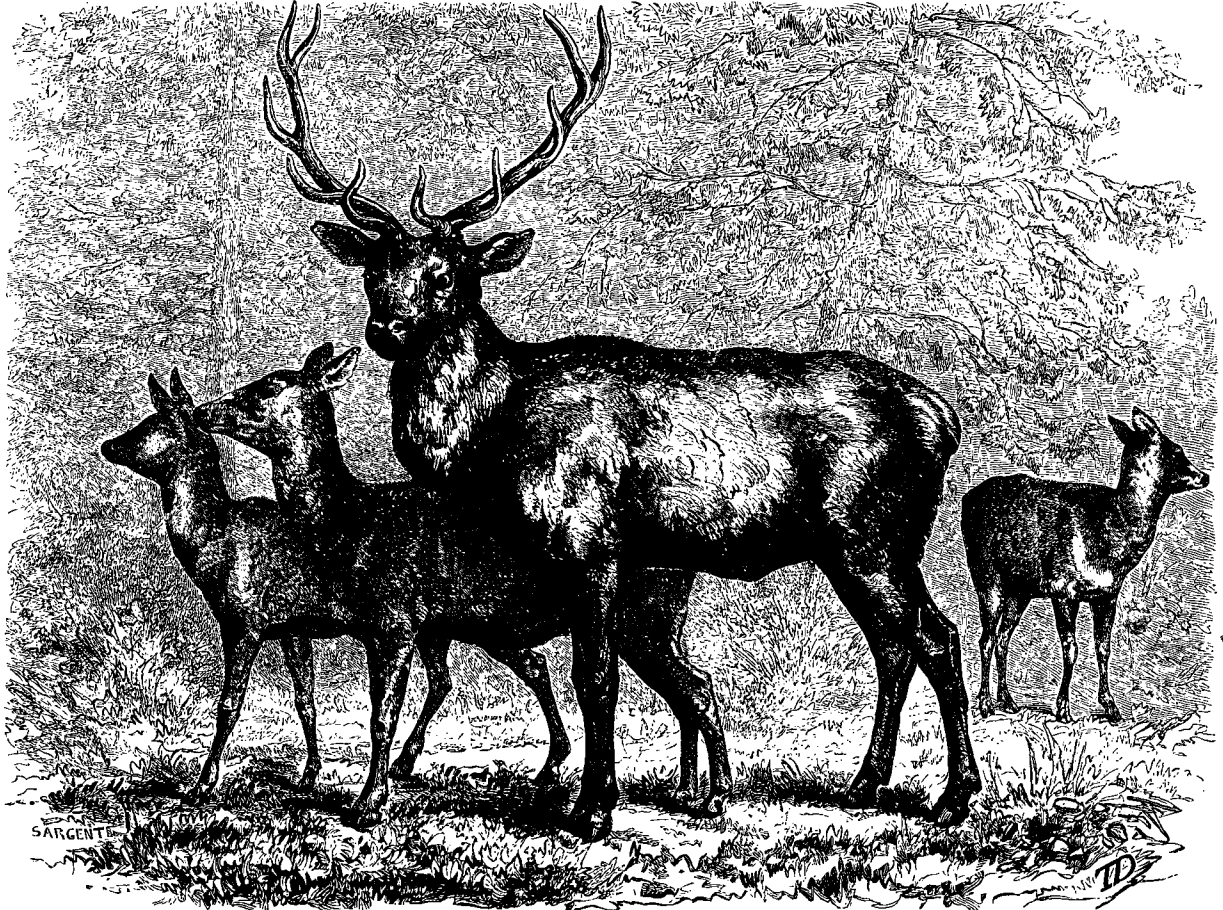
racines sortent du sol exactement comme au temps où les arbres étaient vivants. Cependant tout est en pierre solide. Si le submergement, la chaleur, la pression et le lent dépôt d'une solution siliceuse constituent les seuls procédés capables d'accomplir cette métamorphose, quand et comment ces agents ont-ils été en activité à une telle hauteur?

Ces parties élevées du Parc National permettent de jouir de vues très-étendues sur les chaînes environnantes. Il y aura là, dans l'avenir, un rendez-vous favori des touristes, et quand le moment sera venu, une tour élevée sur ces hauteurs dominera mieux que partout ailleurs une partie considérable de la région.

Le jour suivant, nous arrivions enfin aux sources du Mammoth, ces merveilles de premier ordre qui, comme les geysers, échappent à la description. Tous les tons imaginables s'y trouvent réunis, vivifiés par l'eau qui les humecte constamment, et modifiés par des métamorphoses continuelles. La blancheur des sédiments calcaires qui forment les rebords festonnés des cuves infombrables rangées le long de la colline dépasse celle du plus pur albâtre. Continuellement de nouveaux bassins se créent, continuellement de nouvelles combinaisons plus gracieuses s'enchaînent, et, comme dans la fable de la naissance d'Aphrodite, de nouvelles formes de beauté apparaissent à la lumière

du jour. Il y a là tout un monde d'efflorescences, à tous les degrés de développement, depuis le germe le plus imperceptible jusqu'à l'épanouissement le plus riche et le plus opulent. C'est la nature elle-même qui, dans une œuvre féérique, s'est plu à construire des bains de toutes les températures, en les ornant avec prodigalité de toutes les décorations que sa fantaisie inépuisable peut inventer. Toutes les puissances qui servent à créer et à détruire travaillent côte à côte; ce que les unes ont renversé, les autres le rebâtissent avec une rapidité non moins étonnante que la beauté et la per-

fection de l'œuvre accomplie. Nulle part la nature n'a d'atelier si actif et si remarquable par la promptitude avec laquelle ses travaux sont achevés. Un panier de fil métallique suspendu pendant une semaine dans l'eau magique en sort transformé, merveilleux de beauté, en albâtre translucide. Faites couler l'eau d'un ruisseau sur les parois brisées ou abîmées d'un des bassins, et, en un mois, la large coupe sera tout entière reconstruite plus belle que jamais. Dirigez-la sur un précipice en miniature, elle prend l'apparence d'une cascade gelée qui présente sur sa surface durcie



Cerf Wapiti des Montagnes Rocheuses. — Dessin de Th. Deyrolle, d'après une photographie.

tous les éblouissements d'une véritable chute en mouvement. Les formes que peut prendre le merveilleux liquide dépassent ici par leur nombre tout ce que l'imagination humaine pourra jamais inventer.

Nous ne saurions mieux terminer que par ces dernières paroles presque lyriques du docteur Langford la description que nous avons voulu présenter à nos lecteurs.

Cet enthousiasme du docteur Langford est partagé

par tous les touristes des États-Unis qui ont visité les vallées de la Firehole et de la Yellowstone, et les Américains semblent éprouver un sentiment très-vif de fierté nationale en constatant que leur pays, qui a déjà tant de titres à l'attention des autres peuples, vient encore de révéler un nouveau trésor de merveilles pittoresques qui, dans leur ordre, paraissent être jusqu'à ce jour sans pareilles sur la surface du globe.

Extrait et traduit par Em. DELEROT.